



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

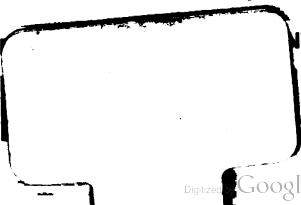
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



UNIVE

NT



B.L. 2/192

MEMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE

MEMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE



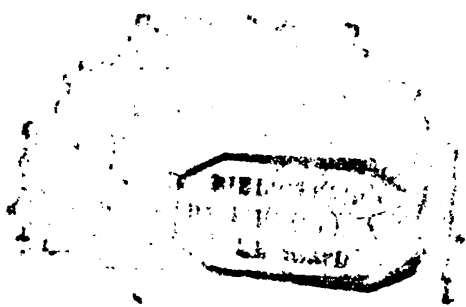
A LA HAYE,
Chez J. NEAUME, Libraire.

M. DCC. XXXV

THE UNIVERSITY OF
CHICAGO
BY CARD.

1111111111

1111111111



1111111111
1111111111
1111111111



A V I S

A U L E C T E U R.

CE *Manuscrit* a été trouvé dans les papiers d'un homme après sa mort. On voit bien qu'il a donné des noms faux à ses personnages, & que ces noms sont mal choisis ; mais on a donné le *Manuscrit* tel qu'il étoit, & sans y avoir rien changé. Du reste on a lieu de croire que les événemens sont vrais, parce qu'on a d'ailleurs quelque connoissance

*de la façon dont le Manuscrit
est venu entre les mains de celui
chez qui on l'a trouvé.*





MEMOIRES

DU COMTE

DE

COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein en écrivant les Mémoires de ma vie , que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs , & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge

A

2 *Mémoires du Comte*

dont je fors , est une des plus illustres du Royaume. Mon bisayeul qui avoit deux garçons , donna au cadet des terres considerables au préjudice de l'aîné , & lui fit prendre le nom de Marquis de Luffan. L'amitié des deux freres n'en fut point alterée ; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble : Mais cette éducation commune dont l'objet étoit de les unir , les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon pere qui étoit toujours surpassé dans les exercices par le Marquis de Luffan, en conçut une jalousie qui de-

de Comminge. ;

vint bien-tôt de la haine ; ils avoient souvent des disputes, & comme mon pere étoit toujours l'agresseur , c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison: je vous donnerai, lui dit cet homme, les moïens d'abaisser l'orgueil de M. de Luffan : tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution, & votre grand pere n'a pû en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il , il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin , leurs

A ij

4 *Mémoires du Comte*

disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les separer ; ils passerent plusieurs années sans se voir , pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Lusfan n'eut qu'une fille de son Mariage , & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison , par la mort de mon Grand-pere, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés , il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement, il intenta un Procès qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le

de Comminge.

Y

Marquis de Luffan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse , acheva de les rendre irreconciliables. Mon pere toujours vif & plein de sa haine , lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le reduire, le Marquis quoique naturellement d'un caractère doux , ne put s'empêcher de répondre , ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luffan , il désarma mon pere , & voulut l'obliger à demander la vie : elle me seroit odieuse , si je te la devois , lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi , repondit M.

A iij

6 *Mémoires du Comte*
de Lussan , en lui jettant son
épée & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere, il sembla au contraire que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui, aussi continua-t'il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état quand je revins des voïages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée l'Abbé de R... parent de ma mere donna avis à mon pere que les titres d'où dépendoit le gain de son Pro-

cès étoient dans les archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé qui étoit alors mauvaise l'obligea à me charger de cette commission ; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi, ces biens vous appartiendront, mais quand vous n'auriez nul

A iiij

8 *Mémoires du Comte*

intérêt je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment , & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi , aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires , nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye où Madame de Lussan avoit plusieurs parens ; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon pere & de mon valet de

chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R. mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison, je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnières, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joye qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longaunois, il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge : je fus me-

né le lendemain de mon arrivée à la fontaine. Il regne dans ces lieux-là une gayeté & une liberté qui dispense de tout le ceremonial; dès le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaisir ; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallere qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques unes d'arrivées que j'avois vû à la Fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie , que je me croïois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles quand je vis entrer une femme bien-faite , suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite ré-

gularité des traits , l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie: je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut, je ne pûs plus faire autre chose que la suivre, & la regarder. Elle s'en aperçut, & en rougit. On proposâ la promenade, j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pû lui parler; mais moi qui quelques momens auparavant avoit toujours eu

les yeux attachés sur elle , à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin ; j'avois dit jusques-là à toutes les femmes , même plus que je ne sentoís. Je ne sçus plus que me taire , aussi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie sans que nous eussions prononcé un seul mot , ni l'un ni l'autre ; on ramena les Dames chez elles , & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble & d'une certaine joye, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si ti-

mide; que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur : mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se presenta à mon esprit : mais de toutes les reflexions la plus accablante, fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adelaïde, c'étoit le nom de cette belle fille, de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me fçus bon gré d'en avoir pris un autre, j'esperois qu'elle connoîtroit mon amour sans être

prévenuë contre moi ; & que quand je lui serois connu moi-même , je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition , encore mieux que je n'avois fait , & de chercher tous les moyens de plaire , mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer ; je suivais Adelaïde par-tout : Je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier , & quand cette occasion tant désirée s'offroit , je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont

de Comminge. 15

je jouïssois , me retenoit , & ce que je craignois encore plus , c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte quand nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adelaïde laissa tomber en marchant un brasselet où tenoit son Portrait; le Chevalier de S. Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez long-temps le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur, mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque

avanture de galanterie, où il avoit réussi , avoit gâté. La fierté d'Adelaïde ne le déconcerta point : pourquoi , lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'osé espérer , ajouta-t-il en s'approchant de son oreille , que quand mes sentimens vous seront connus , vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée , il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle , je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise

quise de la Valette ; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fut possible , je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle ; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire , je m'approchai ; elle contoit à sa mere avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame deLussan en fut aussi offensée que sa fille ; je ne dis mot , je continuai même la promenade avec les Dames , & aussi-tôt que je les eus remises chez elles , je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui , on lui dit de ma

B

part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué, il y vint : je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade, est une plaisanterie, vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le Portrait d'une femme malgré elle. Je ne sçai, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvés y prendre, mais je sçai bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espere, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave ; nous nous battîmes quelque temps avec

assez d'égalité, mais il n'étoit pas animé comme moi, par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit: Je m'abandonnai sans ménagement, il me blessa legerement en deux endroits, il eut à son tour deux grandes blessures, je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le Portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où après m'être fait penser, je me mis à considérer le Portrait, à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment, il s'en falloit cependant

B ij

beaucoup que je ne fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce Portrait, j'y passai toute la nuit, & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adelaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le bras-

selet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adelaïde. Madame de Luffan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adelaïde parla peu. Elle étoit embarrassée, mais je voyois à travers cet embarras la joye de m'être obligée, & cette joye m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès

22 *Mémoires du Comte*
de Madame de Luffan, j'étois
toujours chez elle : je voyois
Adelaïde à toutes les heures ,
& quoique je ne lui parlasse
pas de mon amour , j'étois
sûr qu'elle le connoissoit , &
j'avois lieu de croire que je
n'étois pas haï. Les cœurs
aussi sensibles que les nôtres
s'entendent bien vite : tout
est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je
vivois de cette sorte , quand
je reçus une lettre de mon
pere, qui m'ordonnoit de par-
tir. Cet ordre fut un coup de
foudre : j'avois été occupé
tout entier du plaisir de voir
& d'aimer Adelaïde. L'idée de
m'en éloigner me fut toute

nouvelle, la douleur de m'en
separer, les suites du procès
qui étoit entre nos familles,
se presenterent à mon esprit,
avec tout ce qu'elles avoient
d'odieux. Je passai la nuit
dans une agitation que je ne
puis exprimer. Après avoir
fait cent projets, qui se dé-
truisoient l'un l'autre, il me
vint tout d'un coup dans la
tête de brûler les papiers que
j'avois entre les mains, & qui
établissoient nos droits sur les
biens de la maison de Luffan.
Je fus étonné que cette idée
ne me fût pas venue plutôt.
Je prevenois par-là les procès
que je craignois tant. Mon
pere qui y étoit très-engagé

gé , pouvoit, pour les terminer , consentir à mon mariage avec Adelaïde, mais quand cette esperance n'auroit point eu lieu , je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long - temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués , & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner , & qui étoit plus considerable que ce que j'eu faisois perdre.

En

En falloit - il davantage pour convaincre un homme amoureux ; je crus avoir droit de disposer de ces papiers , j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plus doux , que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois me ravissoit : si elle m'aime , disois-je , elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toujours ignorer , si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adelaide m'aime , & je

C

ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoué cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adelaïde, lui dis-je, vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée. Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite, je crus même voir de la douleur dans ses yeux; vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi.

un mot. Que voulez - vous que je vous dise , me répondit-elle , je ne devrois pas vous entendre , & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles , elle me quitta aussi-tôt , & quoique je pusse faire dans le reste de la journée , il me fut impossible de lui parler , elle me fuyoit , elle avoit l'air embarrassé ; que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur. Je le respectai , je ne la regardois qu'avec crainte , il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette con-

Cij

duite si conforme à mon respect , & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler ; je voulois avant que de me séparer d'Adelaïde lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez , lui dis-je : hé ! que ferés-vous quand vous sçaurés tous mes crimes , ou plutôt tous mes malheurs. Je vous ai abusée par un nom supposé : je ne suis point ce que vous me croyez : je suis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge , s'écria Ade-

laide ? quoi vous êtes notre ennemi ! C'est vous , c'est votre pere , qui poursuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point , lui dis-je , d'un nom aussi odieux. Je suis un Amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon pere ne vous fera jamais de mal , mon amour vous assure de lui.

Pourquoi , me répondit Adelaïde , m'avés-vous trompée ? que ne vous montriés-vous sous votre véritable nom , il m'auroit averti de vous fuir ? Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eüe pour moi , lui dis-je, en lui prenant la main,

C ii j

30 *Mémoires du Comte*
que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle, plus je vous vois & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joye, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion; j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adelaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sçai pourquoi, me dit elle, mon cœur se refuse aux esperances que vous voulez me donner : Je n'envisa-

ge que des malheurs, & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens, je veux bien que vous les connoissiez, mais souvenez-vous que je sçaurai quand il le faudra les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adelaïde avant mon départ, j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'étois aimé remplissoit tout mon cœur, aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la

C iij

douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre , parce que nous nous estimions , & cette certitude bien loin de diminuer notre vivacité y ajoûtoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquietoit Adelaïde , étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur , me disoit-elle , si je vous attirois la disgrâce de votre famille : je veux que vous m'aimiez , mais je veux sur-tout que vous foyez heureux. Je partis enfin plein de la plus tendre , & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir ; & tout occupé du dessein de rendre

mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnières. Le Domestique qu'il avoit mis près de moi , avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite: il n'avoit laissé ignorer ni mon amour , ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere. Cette circonstance , & le danger où il étoit de sa blessure , tournoit encore contre moi. Le Domestique qui avoit rendu un compte si exact , m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'é-

tois ; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Luffan remplies d'artifice , qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées , mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur , il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis , me dit-il , & sans respect pour ce que vous me devés , & pour ce que vous vous devés à vous-même , vous vous liez avec eux, que sçai-je même si vous n'a-

vés point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui , mon pere , lui dis-je en me jettant à ses pieds , je suis coupable , mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon , je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi , j'ose vous le dire , ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie : l'inclination que la fille de Monsieur de Luffan & moi , avons pris l'un pour l'autre , aussi-tôt que nous nous sommes vûs , est peut-être un avertissement que le Ciel vous

donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux, & combien mes malheurs me feront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage? laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité, dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que j'avois parlé, me regarda longtemps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me ferois pas cru capable, aussi c'est la seule

grace que vous devez attendre de moi , il faut renoncer à votre folie , ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti sur cela , & commencés à me rendre les papiers dont vous êtes chargé , vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laissé fléchir , la demande qu'il me faisoit , m'auroit embarrassé ; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers , lui dis-je , ne sont plus en ma puissance , je les ai brulés ; prenez pour vous dedommager les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de pa-

roles, mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle se jeta entre nous, que faites-vous lui, dit-elle, songez-vous que c'est votre fils, & me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps, elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens, & des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mere tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des lar-

mes d'avoir pitié de l'état ,
où je la reduisois. Quoi ?
mon fils, me disoit-elle , une
Maîtresse , & une Maîtresse
encore que vous ne connois-
sez que depuis quelques jours ,
peut l'emporter sur une me-
re. Helas , si votre bonheur
ne dépendoit que de moi ,
je sacrifierois tout pour vous
rendre heureux. Mais vous
avés un pere qui veut être
obéi , il est prêt à prendre
les résolutions les plus vio-
lentes contre vous : Voulez-
vous m'accabler de douleur :
Etrouffez une passion qui
nous rendra tous malheu-
reux.

Je n'avois pas la force de

lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir , lui dis-je , plutôt que de vous déplaire , & je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulés-vous que je fasse, il m'est plus aisé de m'arracher la vie , que d'oublier Adelaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits ? quoi , je l'aurois engagée à me temoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois ? non , ma mere, vous ne voulés pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce
qui

qui s'étoit passé entre nous ; elle vous aimeroit , ajoutai-je , & vous l'aimeriez aussi ; elle a votre douceur , elle a votre franchise ; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer. Mais , me dit-elle , que prétendez vous faire : votre pere veut-vous marier , & veut en attendant , que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance , l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyés ; en tout cas n'irritez pas encore M. de

D

Comminge par votre résistance, demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, pour votre satisfaction. La haine de votre pere dure trop long-temps : Quand la vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin : mais vous avés eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ha, m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Lussan. Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adelaide ignore

ce que j'ai fait , & je suis bien sûr qu'elle auroit employé pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures ma mere & moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adelaide , qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que si Adelaide ne pensoit pas pour moi comme je le croyois , je me soumettrois à ce que mon pere souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation , & dès que le jour parut , mon

Dij

conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le temps de mon exil , étoit dans les Montagnes , à quelques lieues de Bagnières , de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure le second jour de notre marche , dans un Village , où nous devions passer la nuit ; en attendant l'heure du souper , je me promenois dans le grand chemin , quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride , & qui versa très-lourdement à quelques pas de

moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carosse, deux hommes qui étoient descendus de cheval se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans ; on s'attend bien que c'étoit Adelaïde, & sa mere ; c'étoit effectivement elle. Adelaïde s'étoit fort blessée au pied, il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi ! après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir : comme elle ne pou-

voit marcher , je la pris entre mes bras , elle avoit les siens paffez au tour de mon col , & une de fes mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un raviffement qui m'ôtoit prefque la refpiration. Adelaïde s'en aperçut , fa pudeur en fut allarmée ; elle fit un mouvement pour fe dégager de mes bras. Hélas ! qu'elle connoiffoit peu l'excès de mon amour ; j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eut quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix baffe & timide , je crois que je pourrai marcher : Quoi, lui répon-

dis-je , vous avés la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais. Je ferrois tendrement Adelaïde en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot , & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le Cabaret étoit si près , que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mere , qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luffan , j'eus le temps de conter à Adelaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi.

Je supprimai l'article des papiers brûlez dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sçai même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere, tel qu'il étoit. Adelaïde étoit vertueuse. Je sentoïis que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'esperer que nous serions unis un jour ; j'appuiai beaucoup sur la tendresse de ma mere pour moi, & sur ses favorables dispositions. Je priai Adelaïde de la voir ; parlez à ma mere, me dit-elle ,

elle , elle connoît vos sentimens ; je lui ai fait l'aveu des miens , j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut , ou pour m'y livrer sans scrupule ; elle chercha tous les moïens pour amener mon pere à proposer encore un accommodement ; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joye que ces esperances donnoient à Adelaïde me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur : dites-moi , lui respondis-je , en lui prenant la main ; que si nos peres sont inexorables, vous aurez quel-

E

que pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai , me dit-elle , pour régler mes sentimens par mon devoir ; mais je sens que je serai très-malheureuse , si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Luffan s'aprocherent alors de sa fille , & rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ses efforts pour reconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté ; mon conducteur qui m'attendoit dans ma chambre , n'avoit pas daigné

s'informer de ceux qui venoient d'arriver , ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde , avant que de partir. J'entrai dans la chambre dans un état plus aisé à imaginer , qu'à représenter , je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mere , ma douleur lui parla pour moi , bien mieux que je n'eusse pû faire ; aussi en reçu-je encore plus de marques de bonté , que le soir précédent. Adelaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte ma chere Adelaïde : je repetai la

Eij

52 *Mémoires du Comte*
même chose deux ou trois
fois , mes larmes que je ne
pouvois retenir lui dirent le
reste ; elle en répandit aussi ;
je vous montre toute ma sen-
sibilité , me dit-elle ; je ne
m'en fais aucun reproche , ce
que je sens dans mon cœur
autorise ma franchise , &
vous meritez bien que j'en
aye pour vous : je ne sçais
quelle sera notre destinée ,
mes parens décideront de la
mienne. Et pourquoi nous
assujettir , lui repondis-je , à
la tyrannie de nos peres, lais-
sons-les se haïr puisqu'ils le
veulent , & allons dans quel-
que coin du monde jouïr de
notre tendresse , & nous en
faire un devoir ? Que m'osez-

vous proposer, me répondit-elle, voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous; ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit, mais elle ne me rendra jamais criminel : adieu, ajouta-t-elle, en me tendant la main, c'est par notre constance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendu : je la mouillois de mes lar-

E iij

mes , je ne suis capable , lui dis-je enfin , que de vous aimer , & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré , que je pûs à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre , je montai à cheval , & j'arrivai au lieu où nous devions dîner , sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient , & j'y trouvois une espece de douceur ; quand le cœur est véritablement touché il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voïage

se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisiéme jour dans un Château bâti auprès des Pirennées; on voit à l'entour des pins, des cyprés, des rochers escarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui se precipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je passois les journées entieres dans les bois, j'écrivois quand j'étois revenu; des lettres, où j'exprimois tous mes sentimens. Cette occupation étoit mon uni-

que plaisir; je les lui donnerai un jour , disois-je , elle verra par-là , à quoi j'ai passé le temps de l'absence: J'en recevois quelquefois de ma mère , elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance : Helas , c'est le dernier moment de joye que j'ai ressenti; elle me mandoit que tous nos parens travailloient à racommoder notre famille , & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : grand dieu de quelle longueur les jours étoient pour moi ! j'allois dès le matin sur le chemin par où les Messa-

gers pouvoient venir , je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible , & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté , je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi , & au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant , je ne sentis plus que de la crainte , je n'osois m'avancer , quelque chose me retenoit ; cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle me paroïssoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas :

les lettres que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix, que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois, que mon pere viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre, j'attendis mon pere avec as-

sez de tranquillité , c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation , d'avoir un sacrifice à faire à Adelaïde , j'étois sûr qu'elle m'étoit fidele , je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle , ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adelaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelques fois , que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui mar-

quer combien elle étoit aimée ; je passai les trois jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adelaïde , d'être contente de moi ; cette idée malgré ma triste situation remplissoit mon cœur d'un sentiment qui aprochoit presque de la joye.

L'entrevûë de mon pere , & de moi , fut de ma part pleine de respect , mais de beaucoup de froideur ; & de la sienne de hauteur , & de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il , de vous repentir de vos folies , & je viens vous donner le moyen de me les

faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monsieur le Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici, ils arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai devancé que pour donner les ordres nécessaires: je suis bien fâché M. dis-je à mon pere, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez, mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer, je vous prie même de trouver bon que je parte

62 *Mémoires du Comte*
d'ici tout à l'heure ; Made-
moiselle de Foix quelque
aimable qu'elle puisse être ,
ne me feroit pas changer de
resolution , & l'affront que
je lui fais , en deviendrait
plus sensible pour elle , si je
l'avois vûe. Non, tu ne la ver-
ras point , me repondit-il ;
avec fureur. Tu ne verras
pas même le jour , je vais
t'enfermer dans un cachot
destiné pour ceux qui te
ressembtent. Je jure qu'au-
cune puissance ne sera capa-
ble de t'en faire sortir , que
tu ne sois rentré dans ton
devoir , je te punirai de tou-
tes les façons dont je puis te
punir , je te priverai de mon

bien ; je l'assurerais à Made-
moiselle de Foix pour lui te-
nir autant que je le puis, les
paroles que je lui ai don-
nées.

Je fus effectivement conduit
dans le fond d'une tour ; le
lieu où l'on me mit ne rece-
voit qu'une foible lumière
d'une petite fenêtre grillée
qui donnoit dans une des
cours du Château : mon pe-
re ordonna qu'on m'aportât
à manger deux fois par jour,
& qu'on ne me laissât parler
à personne : je passai dans cet
état les premiers jours avec
assez de tranquillité, & mê-
me avec une sorte de plaî-
sir. Ce que je venois de faire

pour Adelaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison ; mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle ; mes reflexions ajoutoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adelaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de Rivaux empressez à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs ; il est vrai qu'auprès d'Adelaïde c'étoit tout avoir, aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon
comme

comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre , où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même , que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement , l'avoient fait supçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je caufois à ma mere, mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même , m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois comme à mon ordinaire , je fus

F.

retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre, je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un faiblessement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lûe. Voici ce qu'elle contenoit.

» Les fureurs de M. de
» Comminge m'ont instruite
» de tout ce que je vous dois,
» je sçai ce que votre géné-
»rosité m'avoit laissé ignorer.
» Je sçais l'affreuse situation
» où vous êtes, & je n'ai pour
» vous en tirer, qu'un moyen
» qui vous rendra peut-être

» plus malheureux ; mais je
» la serai aussi-bien que vous,
» & c'est-là ce qui me don-
» ne la force de faire ce qu'
» on exige de moi. On veut
» par mon engagement avec
» un autre, s'assurer que je
» pourrai être à vous : c'est à
» ce prix que M. de Com-
» minge met votre liberté ;
» Il m'en coutera peut-être
» la vie, & sûrement tout
» mon repos. N'importe j'y
» suis résoluë. Vos malheurs,
» votre prison, sont aujour-
» d'hui tout ce que je vois.
» Je serai mariée dans peu
» de jours au Marquis de
» Benavides. Ce que je con-
» nois de son caractère m'an-

F ij

» nonce tout ce que j'aurai
» à souffrir : mais je vous
» dois du moins cette espee-
» de fidélité de ne trouver
» que des peines dans l'en-
» gagement que je vais pren-
» dre. Vous, au contraire, tâ-
» chez d'être heureux : votre
» bonheur feroit ma conso-
» lation. Je sens que je ne
» devrois point vous dire tout
» ce que je vous dis , si j'étois
» véritablement généreuse ,
» je vous laisserois ignorer
» la part que vous avez à
» mon mariage : je me laisse-
» rois soupçonner d'incons-
» tance ; j'en avois formé le
» dessein. Je n'ai pu l'exé-
» cuter ; j'ai besoin dans la

„ triste situation où je suis de
„ penser que du moins , mon
„ souvenir ne vous sera pas
„ odieux. Hélas ! il ne me
„ sera pas bientôt permis de
„ conserver le vôtre ; il
„ faudra vous oublier , il fau-
„ dra du moins y faire mes
„ mes efforts. Voilà de tou-
„ tes mes peines celle que je
„ sens le plus ; vous les aug-
„ menterez encore , si vous
„ n'évitez avec soin les occa-
„ sions de me voir & de me
„ parler. Songez que vous
„ me devez cette marque
„ d'estime , & songez com-
„ bien cette estime m'est che-
„ re , puisque de tous les sen-
„ timens que vous aviez pour

„ moi , c'est le seul qu'il me
„ soit permis de vous deman-
„ der.

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots :
» On veut par mon engage-
» ment avec un autre s'assurer
» que je ne pourrai être à vous.
La douleur dont ces paroles me pénétrèrent ne me permit pas d'aller plus loin : Je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il

le fut bien davantage de l'excès de mon desespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre que j'avois toujours tenuë pendant ma foiblesse, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere, il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seule.

ment pour huit jours , lui promettant qu'au bout de ce temps-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état , excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui , il consentit à ce que je voulois , avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment , mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain.

Mon

Mon dessein étoit d'aller trouver Adelaïde , de lui montrer tout mon desespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage , & tous les moments que je différois me paroissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lûë & relûë , je la lisois encor e; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date , je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort , disois-je, elle saisira tous les pretextes pour dif-

G

ferer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine esperance, reprenois-je ; Adelaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Helas ! Comment a-t-elle pû croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes, voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à

faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon Conducteur : nous avons marché une journée sans nous arrêter un moment , quand j'aperçus ma mere dans le chemin qui venoit de notre côté : elle me reconnut , & après m'avoir montré sa surprise de me trouver là , elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois , & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle , vous tirer moi-même de prison , votre pere y

Gij

a consenti. Ah ! m'écriai-je, Adelaïde est mariée. Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur qui étoit alors sans remède se presenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentoie aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carosse, ma mere me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta,

& on commença le troisié-
me à desespérer de ma vie.
Ma mere qui ne me quittoit
point, étoit dans une afflic-
tion inconcevable ; ses lar-
mes, les prieres, & le nom
d'Adelaïde qu'elle employoit
me firent enfin resoudre à
vivre. Après quinze jours de
la fièvre la plus violente, je
commençai à être un peu
mieux; la premiere chose que
je fis, fut de chercher la let-
tre d'Adelaïde, ma mere qui
me l'avoit ôtée me vit dans
une si grande affliction qu'
elle fut obligée de me la ren-
dre : je la mis dans une bour-
se qui étoit sur mon cœur ;
où j'avois déjà mis son por-

trait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere , dont le caractere étoit tendre , s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse , & laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adelaïde ; elle m'en parloit quelquefois , & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation , étoit l'idée d'être aimé , elle me conta qu'elle - même avoit déterminé Adelaïde à se marier. Je vous demande pardon , mon fils , me dit-elle ,

du mal que je vous ai fait, je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, & même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindrait que vous pussiez épouser Mademoiselle de Lussan : je me résolus de parler à cette genereuse fille, je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage :

G iij

il y avoit long-temps que son pere offensé des procedés de M. de Comminge la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ; il ne m'importe, me répondit-elle, tout m'est égal , puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris que le Marquis de Benavides avoit été préféré à ses concurrens, tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Benavides a une figure des-agréable , qui le devient en-

core davantage par son peu d'esprit, & par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adelaïde, je la vis pour lui en parler dans la maison de la Comtesse de Gerlande, où je l'avois vûë. Je me prepare, me dit-elle, à être très-malheureuse, mais il faut me marier ; & depuis que je sçais que c'est le seul moïen de délivrer M. votre fils, je me reproche tous les momens que je differe. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui, sera peut être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son intérêt étoit

le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je suis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre estime par la façon, dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mere m'apprit encore qu'Adelaïde avoit sçu par mon pere même que j'avois brûlé nos titres, il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès: elle m'a avoué, me disoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations, &c

quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sçai quelle douceur inséparable dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui, il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie, la maniere dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle, mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude , & je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adelaïde, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irresolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vû.

Ce dessein arrêté , je me déterminai d'envoyer à Bordeaux , pour sçavoir où elle étoit : un homme qui étoit à moi depuis mon enfance ;

& qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie ; il avoit été à Bagnieres avec moi, il connoissoit Adelaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir repetées mille fois, je le fis partir : il apprit en arrivant à Bourdeaux que Benavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme peu de tems après son mariage dans des Terres qu'il avoit en Biscaïe. Mon homme qui se nommoit Saint-Laurent me l'écrivit, & me demanda mes

ordres, je lui mandai d'aller en Biscaïe sans perdre un moment. Le desir de voir Adelaïde s'étoit tellement augmenté par l'esperance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage, il revint au bout de ce temps-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit besoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelque connoissance, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui

avoit autrefois donnée , il s'étoit introduit dans la maison ; je crois , ajouta-t'il , que Madame de Benavidés m'a reconnu , du moins me suis-je apperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle me vit : il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée , que son mari ne la quittoit presque jamais , qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux , quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie , qu'il la portoit si loin , que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés que quand il étoit présent,

Je lui demandai qui étoit ce frere , il me repondit que c'étoit un jeune homme , dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés , qu'il paroïssoit fort attaché à sa belle-sœur : ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de Madame de Benavidés , & le desir de la voir m'occupoit tout entier. Saint Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés ; il a besoin d'un Peintre , me dit-il , pour peindre un appartement , je lui ai promis de lui en mener un , il faut que ce soit vous.

.. II.

Il ne fut plus question que de régler notre départ, j'écrivis à ma mere que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye; mes questions ne finissoient point sur Madame de Benavidés, j'eusse voulu scavoir j'usqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire, il ne l'avoit vüe que très-peu. Elle passoit les journées dans la chambre sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup, cet article m'interessa particuliere-

H

ment. Ce chien venoit de moi : Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé ; quand on est bien malheureux , on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur. Le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur , il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere , & qu'on étoit persuadé que sans lui Adelaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me bor-

ner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler; je ne vous dis point, continua-t'il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un foible motif pour vous retenir, mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit; aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il m'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs ans.

92 *Mémoires du Comte*
nées ; je fus présenté à Benavidés qui me mit aussitôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte , qui de son côté devoit conduire des ouvriers , il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé sans que j'eusse encore vu Madame de Benavidés ; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement, où j'étois pour aller à la promenade , elle n'avoit que son chien avec elle , elle étoit négligée , il y avoit dans sa démarche un air de langueur , il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans

en regarder aucun. Mon Dieu que cette vûe me causa de trouble. Je restai appuyé sur la fenêtre , tant que dura la promenade. Adelaïde ne revint qu'à la nuit : Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre ; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi , j'en devois être bien aise , puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu ,

elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai, je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble, & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître, mais je sentoís que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se presentoit.

La vûe du jeune Benavidés me donnoit aussi une espece d'inquiétude, il venoit me voir travailler assez souvent, il me traittoit malgré la distance qui paroíssoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : Je

ne l'étois cependant point. Ses agrémens, & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival ; j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne , pour ne pas venir de la même cause , & ce qui acheva de me convaincre , c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune , vous êtes amoureux , me dit-il ; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé vient de quelques peines de cœur : dites- le-moi ; si je puis quel-

que chose pour vous , je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion , mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel , (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux , mais je lui dis que ma fortune étoit telle , qu'il n'y avoit que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un , me dit-il , je connois des
des

des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir ; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur : toutes ses démarches que j'examinois avec attention me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adelaïde, la regarder des mêmes yeux, dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux, mon estime pour Adelaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que

la vûë d'un homme aimable qui lui rendoit des soins , même des services, ne lui fist sentir d'une maniere plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignois , Adelaïde menée par Dom Gabriel : Je ne sçai, lui disoit-elle , pourquoi vous voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous sçavez que je ne suis pas sensible à ces choses là. J'ose espérer lui , dis-je , Madame en la regardant , que si vous daignez jeter les

yeux sur ce qui est ici , vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adelaïde frappée de mon son de voix me reconnut aussi-tôt ; elle baissa les yeux quelques instans , & sortit de la chambre sans me regarder , en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus , accablé de la plus vive douleur : Adelaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi , elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colère : que lui ai-je fait , disois-je ? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres. Mais si elle m'aimoit encore, elle me par-

I ij

donneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je conclusois ensuite que puisqu'Adelaïde ne m'aimoit plus , il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette pensée me donna une douleur si vive, & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de temps en temps me voir , entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il ? que vous est il arrivé ? Je suis perdu , lui répondis-je , Adelaïde ne m'aime plus , elle ne m'aime plus , répétais-je , est-il bien possible. Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune

de Comminge. 101

avant ce cruel moment ; par combien de peines , par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu , ce bien que je préférerois à tout , ce bien qui au milieu des plus grands malheurs remplissoit mon cœur d'une si douce joye.

Je fus encore long-temps à me plaindre sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes , il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé ; je ne vois rien , dit-il , dans tout ce que vous me contez qui doive vous jeter dans le desespoir où vous êtes ; Madame de Benavidés est sans doute offensée de la démar-

Iiij

che que vous avez fait de venir ici. Elle a voulu vous en punir , en vous marquant de l'indifference ; que sçavez vous même si elle n'a point craint de se trahir , si elle vous eut regardé ! Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime ; le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut , ajoutai-je, que je la voye, il faut que je lui reproche son changement. Helas ! après ce qu'elle a fait , devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ? que ne me laissoit-elle dans cette prison ? j'y étois heureux ; puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions, je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi-tôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons, je les reprenois, je me trouvois injuste de vouloir qu'Adelaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi, que pour elle ; si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe

I iiij

que je meure ; je veux tâcher de lui parler , mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution , il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse , où il alloit assez souvent , & celui où Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques , auxquelles il travailloit :

de Comminge. 105
certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage, j'avois presque sans m'en appercevoir, quelque esperance qu'Adelaïde viendrait encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite, il falut enfin perdre l'esperance de voir Adelaïde de cette façon, & chercher un moment

106. *Mémoires du Comte*
où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment :
Je montois comme à mon
ordinaire pour aller à mon
ouvrage , quand je vis Ade-
laïde qui entroit dans son ap-
partement ; je ne doutai pas
qu'elle ne fût seule. Je sçavois
que Dom Gabriel étoit sorti
dès le matin , & j'avois en-
tendu Benavidés dans une
salle basse parler avec un de
ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre
avec tant de précipitation
qu'Adelaïde ne me vit que
quand je fus près d'elle , elle
voulut s'échapper aussi-tôt
qu'elle m'apperçut ; mais la
retenant par sa robe , ne me

fuïez pas, lui dis-je, Madame, laissez-moi jouïr pour la dernière fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé , je ne vous importunerai plus , j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés , & de la perte de votre cœur. Je souhaite que Dom Gabriel plus fortuné que moi... Adelaïde que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêché de parler , m'arrêta à ces mots , & jettant un regard sur moi : quoi , me dit-elle , vous osez me faire des reproches : vous osez me soupçonner , vous...

Ce seul mot me précipita à ses pieds ; non ma

108 *Mémoires du Comte*
chère Adelaïde , lui dis-je ,
non , je n'ai aucun soupçon
qui vous offense ; pardonnez
un discours que mon cœur n'a
point avoué : Je vous pardon-
ne tout , me dit-elle , pourvû
que vous partiez tout à l'heu-
re , & que vous ne me voyés
jamais. Songez que c'est pour
vous que je suis la plus mal-
heureuse personne du mon-
de ; voulez-vous faire croire
que je suis la plus criminelle ;
je ferai , lui dis-je , tout ce que
vous m'ordonnerez , mais
promettez-moi du moins que
vous ne me haïrez pas.

Quoique Adelaïde m'eût
dit plusieurs fois de me le-
ver , j'étois resté à ses ge-

noux , ceux qui aiment sçavent combien cette attitude a de charmes , j'y étois encore quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre , il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main ; tu mourras perfide s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement , si je ne me fusse jetté au devant d'elle : je tirai en même temps mon épée ; je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aime pas assez la vie pour la défendre, mais je haïssois trop Benavidés pour la lui aban-

donner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison, j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les Domestiques que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés, entrèrent dans cemoment, ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître, plusieurs se jetterent sur moi, ils me désarmèrent sans que je fisse aucun effort pour me défendre: la vûë de Madame de Benavidés qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de

sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre , où je fus enfermé.

C'est-là que livré à moi-même , je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de son mari que je croyois alors, tué à ses yeux , & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ? j'avois causé les premiers malheurs , & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence ; je me représentois l'état où je l'avois laissée. Tout le ressentiment dont elle devoit être animée

contre moi , elle me devoit haïr , je l'avois mérité ; la seule espérance qui me resta fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un scelerat , qui dans toute autre occasion m'auroit fait fremir , ne m'étonna point. Adelaïde me rendroit justice , & Adelaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité , qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez-vous , me dit-il en s'approchant , je
vies.

viens par ordre de Madame de Benavidés, elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance : je vous sauverai & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Benavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce pro-

K

jet pourroit avoir lieu , me répondit Dom Gabriel , si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez , mais sa blessure , quoique grande, peut n'être pas mortelle , & le premier signe de vie qu'il a donné , a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée , & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons , ajouta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés , m'écriai-je ? Non , je ne puis me résoudre à me tirer d'un pe-

de Comminge. 115

ril où je l'ai mise , & à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien ! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié : je ne meritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-là, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes genereux, son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, parce que m'est échappé, que les

K ij

intérêts de Madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos, je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il : Je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? Mais fortons , poursuivit-il , profitons de la nuit. Il me prit par la main , tourna une lanterne sourde , & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même , que par un sentiment de désespéré , j'aurois voulu être encore plus mal-

heureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé en me quittant d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieuë du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la maison à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du Château, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner : mais le desir de sçavoir des nouvelles d'Adelaïde, me déterminâ enfin.

118 *Mémoires du Comte*
à prendre la route du Cou-
vent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux après avoir lû la lettre de Dom Gabriel m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le sang qu'il aperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit quand il me vit tomber en foiblesse; un Domestique qu'il appella & lui me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maison pour visiter ma playe, elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois souffert.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié, je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre Garçon fut extrême quand il sçut que j'étois blessé, il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Benavidés, sçachez ce qui se passe, ne perdez pas un moment pour

m'en éclaircir, & songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort; Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois, il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence: ma playe parut dangereuse, on fut obligé de me faire de grandes incisions; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vûe en sortant de sa chambre fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas

pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de la vie , je me trouvois partout : son mariage , le choix de ce mari le plus jaloux , le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi , & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes , en exposant sa réputation. Je me rapellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés , elle devoit me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante,

L

je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours, il me dit que Benavidés étoit très-malade de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne sçavois ce que je devois désirer, tous les événemens étoient contre moi, je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Benavidés.

Le Religieux qui me servoit prit pitié de moi, il m'entendoit soupirer continuellement, il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été longtemps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours, il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moïen lui réussit, il gagna peu à peu ma confiance, peut-être aussi ne la dût-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contoïs

Lij

mes malheurs , il me devint si nécessaire au bout de quelques jours , que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans personne plus de vraie bonté , je lui repetois mille fois les mêmes choses , il m'écoutoit , il entroit dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je sçavois ce qui se passoit chez Benavidés , sa blessure le mit long-temps dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme , c'étoit le nom de ce Religieux , il me dit ensuite que tout paroïsoit tranquille dans le Châ-

teau , que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant , que sa santé étoit très-languissante ; il ajouta qu'il falloit que jeme disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois , que mon séjour pouvoit etre découvert & causer de nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en falloit bien que je ne fusse en l'état de partir , j'avois toujours la fièvre , ma playe ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois , quand je m'apperçus un jour que Dom Jerôme étoit triste & rêveur : il détournoit les yeux , il n'o-

Liiij

soit me regarder, il répon-
doit avec peine à mes ques-
tions, j'avois pris beaucoup
d'amitié pour lui, d'ailleurs
les malheureux sont plus sen-
sibles que les autres. J'allois
lui demander le sujet de sa
mélancolie, lorsque Saint-
Laurent, en entrant dans ma
chambre me dit, que Dom
Gabriel étoit dans la maison,
qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-
je en regardant Dom Jerô-
me, & vous ne m'en dites
rien; pourquoi ce mystère?
vous me faites trembler! que
fait Madame de Benavidés?
par pitié, tirez-moi de la
cruelle incertitude où je suis.

Je voudrois pouvoir vous y
laisser toujours , me dit en-
fin Dom Jerôme en m'em-
brassant. Ah ! m'écriai-je ,
elle est morte , Benavidés
l'a sacrifiée à sa fureur. Vous
ne me répondez point. Hé-
las ! je n'ai donc plus d'espe-
rance. Non , ce n'est point
Benavidés, reprenois-je, c'est
moi qui lui ai plongé le poi-
gnard dans le sein , sans mon
amour elle vivroit encore.
Adelaïde est morte ; je ne la
verrai plus , je l'ai perdue
pour jamais. Elle est morte ,
& je vis encore , que tardai-
je à la fuivre , que tardai-je à
la vanger. Mais non , ce se-
roit me faire grace que de

Liiiij

me donner la mort : ce feroit me séparer de moi-même , qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois fit r'ouvrir ma playe , qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de sang que je tombai en foiblesse , elle fut si longue que l'on me crut mort , je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie , il chargea Saint-Laurent de me garder à vûe. Mon desespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je

fis dessein d'aller dans quelque lieu , où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel , parce que sa vûe devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'affit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long temps sans nous parler , il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le silence. Vous êtes bien genereux , Monsieur ,

de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr ; je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande prévient peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il : n'importe, il faut vous satisfaire, vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire que vous n'êtes pas seul à plaindre ; mais je suis obligé pour vous apprendre tout

ce que vous voulez sçavoir ,
de vous dire un mot de ce
qui me regarde.

Je n'avois jamais vû M^{me} de
Benavidés quand elle devint
ma belle-sœur, mon frere que
des affaires considérables a-
voient attiré à Bordeaux en de-
vint amoureux; & quoique ces
rivaux eussent autant de nais-
sance & de bien, & lui fus-
sent preferables par beau-
coup d'autres endroits, je ne
sçai par quelle raison le
choix de Madame de Bena-
vidés fut pour lui. Peu de
temps après son mariage,
il la mena dans ses terres;
c'est-là où je la vis pour la
premiere fois; si la beauté

me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de son esprit, & de son extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maîtresse offensé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très court

pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Benavidés me temoignoit, me mit bien-tôt en état de lui demander son secours, j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps qui m'avoit été prescrit s'écouloit ; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir ; les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas, il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui

m'atira des plaintes ; elles me parurent injustes , je lui en écrivis sur ce ton là. Elle se crut abandonnée , & le dépit joint aux instances de son pere , la déterminèrent à se marier ; elle m'instruisit elle-même de son sort , sa lettre quoique pleine de reproche étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée , je croyois l'aimer encore , je ne pus apprendre sans une veritable douleur que je la perdois : je craignois qu'elle ne fut malheureuse , & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pen-

sées m'occupoient, j'y rêvois tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par Madame de Benavidés : elle s'aperçut de ma tristesse, elle m'en demanda la cause avec amitié, une secrète repugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fut pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur : je

lui contai mon aventure , je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avés-vous parlé plutôt , me dit-elle , peut-être aurois je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu ! que je vous plains , & que je la plains : elle sera assurément malheureuse ! La pitié de Madame de Benavides pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prit de moi des idées défavantageuses ; & pour diminuer cette pitié je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance , qu'il tenoit

tenoit un rang considerable dans le monde & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendrait encore plus considerable. Vous vous trompés, me repondit-elle , si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse , rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime ; c'est une cruelle chose , ajouta-t-elle , quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation ; je m'aperçûs même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelque mot , elle me quit-

M

ta. Je n'eus pas la force de la fuivre, je restai dans un trouble que je ne puis exprimer, je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, & je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur : je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frère, me parut alors avoir une autre cause : que de réflexions dou-

loureuses se presenterent en même temps à mon esprit ! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer , & cette personne , en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien , dis-
fois-je , mon amour quoique sans esperance ne seroit pas sans douceur , je pourrois prétendre à son amitié , elle m'auroit tenu lieu de tout , mais cette amitié n'est plus rien pour moi , si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentoís que je devois faire tous mes efforts pour me guerir d'une passion contraire à mon repos , & que l'honneur ne me per-

M ij

mettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de méloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir : mais la vûe de Madame de Benavidés arrêta mes resolutions ; cependant pour me donner à moi-même un pretexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là, je trouvai en vous un air, & des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre

de Comminge. 141

confiance , mon dessein
étoit de vous engager en suite
à peindre Madame de Be-
navidés ; car malgré toutes
les illusions que mon amour
me faisoit , j'étois toujours ,
dans la résolution de m'éloi-
gner , & je voulois en me
separant d'elle pour toujours
avoir du moins son portrait.
La manière dont vous répon-
dites à mes avances me , fit
voir , que je ne pouvois rien
espérer de vous , & j'étois allé
pour faire venir un autre
Peintre le jour malheureux ,
où vous blessâtes mon frere.
Jugez de ma surprise quand
à mon retour j'appris tout ce
qui s'étoit passé ; mon frere

142 *Mémoires du Comte*

qui étoit très-mal gardoit un morne silence , & jettoit de temps en temps des regards terribles sur Madame de Benavidés. Il m'appella aussitôt qu'il me vit ; délivrez-moi , me dit-il , de la vûe d'une femme qui ma trahi : faites la conduire dans son appartement & donnés ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose , mais Monsieur de Benavidés m'interrompit au premier mot , faites ce que je souhaite , me dit-il , ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir , je m'approchai de ma belle-sœur , je la priai que je pusse

lui parler dans sa chambre, elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés ; allons , me dit-elle , en répandant un torrent de larmes , venés executer ce que l'on vous ordonne. Ces paroles qui avoient l'air de reproches , me penetrerent de douleur , je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre , que la regardant avec beaucoup de tristesse , quoi ? lui dis-je : Madame , me confondez-vous avec votre persécuteur , moi , qui sens vos peines comme vous même , moi , qui donnerois ma vie pour vous ?

je fremis de le dire ; mais je crains pour la vôtre ; retirés-vous pour quelque temps dans un lieu sûr, je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçai si Monsieur de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle, je sçai seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tût quelques momens & reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entière confiance la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour

conserver

conserver la vôtre , allez retrouver votre frere , une plus longue conversation pourroit lui être suspecte , revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis comme Madame Benavidés le souhaitoit , le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de Monsieur de Benavidés ; je courus retrouver sa femme , agité de mille pensées différentes : je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire , & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu : l'amour que vous aviez pris pour elle le

N

premier moment que vous l'aviez vûe. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je, à cet endroit du récit de D. Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue ! cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon desespoir commencerent à couler.

Oùi, continua Dom Gabriel ; vous en étiez aimé ; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur malgré ses malheurs, malgré sa situation présente.

Je sentoîs qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle, elle m'ayoua qu'elle vous avoit reconnu quand je la conduisis dans la chambre, où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pû trouver une occasion de vous donner la lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même, où vous lui disiez un éternel adieu; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoient la défendant que vous aviez blessé Monsieur de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-

N ij

t-elle , vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend ; car je le connois , dans la crainte de m'exposer , il souffriroit les derniers supplices plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame par la bonne opinion que vous avez de lui : je vous ai découvert toute ma foiblesse , repliqua-t-elle , mais vous avés dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Helas ! Madame lui dis-je , vous n'avez pas

besoin de vous justifier, je sçai trop par moi même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit, je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles sans oser jeter les yeux sur Madame de Benavides, je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne sçavois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert,

Nüj

pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux ; il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu ; mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Benavidés seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Benavidés, & à l'éviter avec soin ; je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain ; elle me parut un peu plus tranquille, je crus cependant m'apercevoir que son affliction étoit

encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens: je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui caufoit.

Jé fus plusieurs jours sans la voir, le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour la vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monsieur de Benavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible: mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout à fait douloureuse.

N iiiij

Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire , je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué ; s'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon innocence & qu'il me rendra son estime : il faut aussi, lui dis-je , Madame que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir : Je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sçai même , si je pourrai en triompher ; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais, j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous , si votre intérêt ne me retenoit ici : je vous a-

vouë, me-dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvé dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse ; non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit ; je m'accoutumais peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié ; je lui disois naturellement le progrès que je faisois, elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu ; & pour m'en récompenser elle me donnoit de nouvelles marques de sa confian-

ce, mon cœur se revoltoit encore quelquefois ; mais la raison restoit la plus forte.

Mon frère, après avoir été assez long-temps dans un très grand danger revint enfin ; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir , qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre , que Madame de Benavidés tomba malade à son tour ; sa jeunesse la tira d'affaire , & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle ; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir quelque instance qu'elle lui

136 *Mémoires du Comte*
en eût fait faire dans le plus
fort de son mal , il deman-
doit de ses nouvelles avec
quelque sorte d'empresse-
ment.

Elle commençoit à se
mieux porter , quand Mon-
sieur de Benavidés me fit
appeller ; j'ai une affaire im-
portante , me dit-il , qui de-
manderoit ma présence à
Sarragosse , ma santé ne me
permet pas de faire ce voia-
ge ; je vous prie d'y aller à
ma place , j'ai ordonné que
mes équipages fussent prêts ,
& vous m'obligerez de partir
tout à l'heure. Il est mon aî-
né d'un grand nombre d'an-
nées , j'ai toujours eu pour

lui le respect que j'aurois eu pour mon pere , & il m'en a tenu lieu , je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir , mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir ! il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Benavidés , me dit-il , de la passion du monde la plus forte ; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur, mais il faut que le tems

158 *Mémoires du Comte*
& la conduite qu'elle aura à
d'avenir, effacent le souvenir
de ce que j'ai vu. Je n'osai
contester les sujets de plain-
te ; c'étoit le moyen de rap-
peller ses fureurs. Je lui de-
mandai seulement la permis-
sion de dire à ma belle-sœur
les esperances qu'il me don-
noit, il me le permit. Cette
pauvre femme reçut cette
nouvelle avec une sorte de
joye : je sçais, me dit-elle, que
je ne puis être heureuse avec
Monsieur de Benavidés, mais
j'aurai du moins la consola-
tion d'être où mon devoir
veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir
encore assurée des bonnes dis-

positions de mon frere. Un des principaux Domestiques de la maison à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé que je n'avois eu aucune nouvelle, ce long silence commençoit à m'inquieter quand je reçus une lettre de ce Domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monsieur de Benavidés l'avoit mis dehors, & tous ses camarades,

& qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je fremis en lisant sa lettre, & sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Benavidés; mon frere qui me l'écrivit lui même m'en paroît si affligé que je ne sçauois croire qu'il y ait eu part: il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme l'avoit emporté sur sa colère, qu'il étoit prêt de lui pardonner quand la mort la lui avoit

avoit ravie , qu'elle étoit retombée peu après mon départ , & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour : j'ai sçu depuis que je suis ici , où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme , qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie , il ne veut voir personne , il m'a même fait prier de ne pas aller si-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir , continua Dom Gabriel , les lieux , où j'ai vû la malheureuse Madame de Benavidés , & où je ne la verrois plus , ajouteroient encore à ma douleur, il semble que sa

O

162 *Mémoires du Comte*

mort ait reveillé mes premiers sentimens, & je ne fçai si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie où j'espère trouver la mort dans les périls de la Guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler, je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes, il en répandoit aussi-bien que moi, il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impa-

science que j'avois de me
trouver dans un lieu où rien
ne me dérobât à ma douleur ;
le desir d'exécuter ce projet
hâta ma guérison : après
avoir languï si long-temps
mes forces commencerent à
revenir ; ma blessure se fer-
ma , & je me vis en état de
partir en peu de temps : les
adieux de Dom Jérôme &
de moi furent de sa part
remplis de beaucoup de té-
moignages d'amitié ; j'aurois
voulu y répondre , mais j'a-
vois perdu ma chere Adelaï-
de & je n'avois de sentimens
que pour la pleurer. Je ca-
chai mon dessein , de peur
qu'on ne cherchât à y mettre

Oij

obstacle : j'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé, je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vûe d'un malheureux qui n'attendoit que la mort ; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois S. Laurent.

Je lui donnai quand il partit tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce

qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage ; la lettre de Madame de Benavidés , & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur étoient le seul bien que je m'étois réservé : je partis le lendemain du départ de S. Laurent. Je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... je demandai l'habit en arrivant , le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies , si la mauvaise nourriture , & les austerités ne me paroissent pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entièrement que je ne m'étois pas

même apperçu du changement de nourriture, & de ces austerités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, & je fus reçu : l'assurance que j'avois par-là, que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation : l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient me laissoient tous enrier à cette douleur qui m'étoit devenue si chère, qui me tenoit presque lieu de co-

que j'avois perdu. Je remplif-
fois les exercices du Cloître ,
parce que tout m'étoit égale-
ment indifferant; j'allois tous
les jours dans quelque en-
droit écarté des bois , là , je
relisois cette lettre , je regar-
dois le portrait de ma chere
Adelaide , je baignois de mes
larmes l'un & l'autre , & je
revenois le cœur encore plus
plein de tristesse.

Il y avoit trois années que
je menois cette vie , sans
que mes peines eussent eu
le moindre adoucissement ,
quand je fus appelé par le
son de la cloche pour assister
à la mort d'un Religieux ; il
étoit déjà couché sur la cen-

dre , & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voyes si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé , pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour

mour prophane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée pour l'interêt de mon amant d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine , fut préféré , parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vûes si criminelles , ait été pour moi une source de malheurs.

P

Mon mari & mon amant se blefferent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade , je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de la maison, & me fit passer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture, mon mari non content des maux qu'il me faisoit souffrir , avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere: mais que dis je , ô mon Dieu ! J'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous serviés pour me punir. Tant

d'afflictions ne me firent point
ouvrir les yeux sur mes égare-
mens : bien loin de pleurer
mes péchez , je ne pleurois
que mon amant. La mort
de mon mari me mit enfin
en liberté; le même Domesti-
que, seul instruit de ma desti-
née vint m'ouvrir ma prison
& m'apprit que j'avois passé
pour morte dès l'instant qu'
on m'avoit enfermée : la
crainte des discours que mon
avanture feroit tenir de moi,
me fit penser à la retraite,
& pour achever de m'y dé-
terminer, j'appris qu'on ne
sçavoit aucune nouvelle de la
seule personne qui pouvoit
me retenir dans le monde :

Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieuës d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise : à peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je crus être seduite par la force de mon imagination, je m'approchai, & malgré le changement que le temps, & les austeritez avoient appor-

té sur son visage , je reconnus ce seducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu ! à cette vûë, de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de benir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte , je blasphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies , ô mon Dieu ! & vous vous servîtes de ma propre misere pour m'attirer à vous. Je ne pûs m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus separer, après avoir congedié mon conducteur , je me presentai à vous , mon Pere , vous

P iiij

fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans vôtre maison, vous m'y reçûtes : Quelle étoit la disposition que j'apportoais à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit : Dieu qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goutois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous les pas, je l'aïdois dans son travail autant que mes forces

pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'allâ pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arreta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la regle du saint fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses Religieux, il leur fut ordonné à tous de

P iij

se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses ; la vœuë de ce tombeau , l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il falut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir : il me sembloit depuis ce moment que j'allois le perdre , cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le suivois par tout , & si j'étois quelques heures sans le voir je croiois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux

que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison , quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quitté ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois , je le vis dans un endroit écarté , occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde , que j'allai à lui , & que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenoit , sans qu'il m'apperçût : quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que bien loin de

jouir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle, je vis Dieu irrité apesantir sa main toute puissante sur lui; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance celeste sur celui qui en étoit l'objet : pleine de cette pensée je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oüi, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit

à vous. Vous eutes pitié de ma foiblesse , ma priere toute insuffisante , toute prophane qu'elle étoit encore , ne fut pas rejetée, votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goutai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous , & qui ne cherche que vous. Vous voulutes encore me purifier par des souffrances , je tombai malade , peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gemit encore sous le poids du péché , qu'il jette les yeux sur moi , qu'il considere ce qu'il a si follement aimé , qu'il pense à ce moment redoutable , où je touche , & où il touchera bientôt ; à ce

jour , où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice ; mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche , j'implore le secours des prières de ces saints Religieux , je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné , & je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adelaïde si présent à mon souvenir , me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre , tout ce que la pitié , tout ce que le

désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris ; mais quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux que les Religieux vinrent à moi, & me releverent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adelaïde, je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adelaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours. Quoi !

vous avés été si long-temps, auprès de moi, & mon cœur, ingrat ne vous a pas reconnue ; nous ne nous séparons du moins jamais, la mort moins barbare que mon pere, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras va nous unir malgré lui.

La véritable pitié n'est point cruelle, le Pere Abbé attendri de ce spectacle tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans une cellule, où le pere Abbé me suivit, il passa la nuit

avec moi , sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon desespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi , lui disois-je , Adelaïde , pourquoi m'en avés-vous séparé ? Non , je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perduë , où elle a souffert tant de maux ; par pitié , ajoutai-je , en me jettant à ses pieds , permettés-moi d'en sortir , que feriez vous d'un misérable dont le desespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adelaïde obtiendra de Dieu que ma penitence soit salutaire , &

vous , mon Pere , je vous demande cette dernière grâce, promettez moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment , qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compassion & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale , m'accorda ma demande & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années , n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

F I N.

a
e
ui
es
ar
co.
rue
de
de-
que
in.
fuis
s ,
ion
que



